

Paysans-ouvriers et non réfugiés

En octobre 1933, un reportage sur l'école d'Altwies paru dans le *Tageblatt* évoquait avec pathos «une œuvre humaine, qui donne espoir à des existences brisées, des gens traqués, désespérés». Un courrier du Héhaloutz adressé au quotidien dans les jours suivants précisait que l'endroit offrait la «libre réaffectation comme agriculteur et ouvrier» et ne constituait en aucun cas un «refuge pour réfugiés sans ressources». Le *Tageblatt* avait notamment rapporté la présence de «30 jeunes gens, tous réfugiés politiques issus d'Allemagne», parmi eux «des étudiants d'université, obligés de se familiariser avec l'agriculture». Selon l'auteur du courrier de lecteur, la création de l'école de jardinage résulte non des «événements en Allemagne», mais de la conclusion tirée de la question juive qui ne se laisse résoudre que par la transformation des juifs en «nation de paysans et d'ouvriers».

«Des matsot à la fenêtre»



Lucien Berns paraît plus jeune que son âge : féru d'histoire locale, ce monsieur a passé la plus grande partie de sa vie à Altwies. Il avait sept ans lorsqu'il a vu partir les derniers locataires du kibboutz *Haolim* (1937/38) et se souviendra toujours de ces jeunes gens qui jouaient avec lui et les autres enfants du village, sur une place devant l'église et distribuaient des *matsot* (consommé pendant Pessah, fête juive correspondant à Pâques) depuis la fenêtre encastrée dans la façade droite, «ce pain blanc très plat». Il se souvient également des énormes grappes de raisin cultivées, puis vendues à Altwies.

Hôtel Palestine

De 1933 à 1937, l'ancien Hôtel de Paris d'Altwies, connu pour avoir accueilli Victor Hugo, a hébergé de jeunes sionistes qui y préparaient leur émigration.

L'endroit, situé en territoire français, était alors géré par une association de jeunesse juive, le Héhaloutz.

De notre journaliste
Frédéric Braun

En 1933, année de la prise de pouvoir d'Adolf Hitler, Else Levi-Mühsam laisse derrière elle son Allemagne natale : «Le train traverse la Moselle pour arriver en France, en liberté. Douleur jamais défaite que ce moment d'adieu, jamais atténuée, intacte malgré les décennies», note-t-elle dans ses mémoires. «J'avais la chance d'être assignée dans une école de jardinage au milieu d'un charmant paysage lorrain, en bordure de la frontière luxembourgeoise à Altwies/Mondorf-les-Bains», se souvient la future directrice de la bibliothèque juive de Constance. «Nous formions un kibboutz d'environ cinquante jeunes issus de toute l'Allemagne. Il faisait froid et nous avions faim, mais nous étions jeunes. Ce furent les derniers mois insoucians, romantiques même, avant que ne débute la réalité d'une vie entièrement nouvelle en Eretz Israël.»

«Du romantisme à l'objectivité»

Pendant les années 30, le Héhaloutz («pionnier» en hébreu) gérait plusieurs propriétés agricoles en Allemagne et à l'étranger dans le cadre de l'*hashara*, la «préparation» à l'émigration en Palestine. Le kibboutz *Haolim* (les immigrants), l'un des plus importants de la région, se trouvait à Altwies (techniquement Mondorff en Moselle). À l'arrivée des premiers pensionnaires, le bâtiment n'avait ni eau courante ni électricité : «Nous préférons nous taire sur l'état des installations sanitaires», note un rapport du Héhaloutz allemand de 1934.

Le premier groupe comptait onze personnes, dont trois filles. Six mois plus tard, on compte 45 jeunes, originaires de toutes les régions d'Allemagne ou encore de Suisse. Les premiers à faire leur *alya* (immigration) partent en janvier 1934.

Le bâtiment d'Altwies a été mis à la disposition du Héhaloutz pour 18 ans par François Kieffer, son propriétaire, chef de gare à Berchem, communiste et membre de la Ligue

des droits de l'homme, de même que trois hectares de terre cultivable.

«Six serres sont destinées aux cultures de plein champ. Il y a une pépinière ainsi qu'un verger. Pendant les mois d'hiver, nous avons construit les murs de quatre serres. Dans la cour, nous installerons des poulaillers pour 120 poules. Dans une vieille cabane, qui nous sert d'atelier, nous effectuons les travaux de menuiserie nécessaires. Deux cordonniers travaillent de façon permanente. Même les travaux de coiffeur sont assurés par nous-mêmes», égrène l'auteur, sans doute un des pensionnaires. Suivent l'électricité et l'eau courante dans la buanderie ainsi que deux douches.

À l'intérieur du bâtiment, un bureau accueille les visiteurs avec une *sifrija* (bibliothèque). Un «très grand» *oulam* (vestibule) sert de réfectoire et de lieu pour les *sichoth* (discussions, lectures). Les jeunes, âgés de 16 à 36 ans, se partagent 20 chambres à deux ou à trois. Selon l'auteur, la plupart étaient soit issus des mouvements de jeunesse de la classe moyenne allemande, tels que *Wandervogel*, soit *haloutzim* «pur-sang» ou *chaverim* (volontaires).

Or kibboutz *Haolim*, reconnaît l'auteur, avait un problème : «Nous ne vivons pas de ce que nous produisons.» Ce n'était pas le seul écueil : il fallait également combattre une gérance «négligée» et «l'absence de responsabilité»... Mais la nouvelle direction, nous assure-t-on, en serait finalement venue à bout.

Très vite, le sifflet serait devenu comme le «symbole» du kibboutz. Des comptoirs pour le courrier, les cigarettes ainsi que des *machsan* (débaras) réservés au papier à lettres, le savon, le linge, etc. sont mis en place.

Une commission culturelle développe un programme pour les cours de *tarbouth* (culture) et d'hébreu moderne, qui jusque-là n'avaient eu lieu que deux fois par semaine. Les vendredis soir sont organisés des cours d'histoire. «La ligne de développement de notre kibboutz est claire, jure-t-on au lecteur, elle va de la négligence à l'ordre, du romantisme à l'objectivité. Travailler sérieusement sans traîner.»

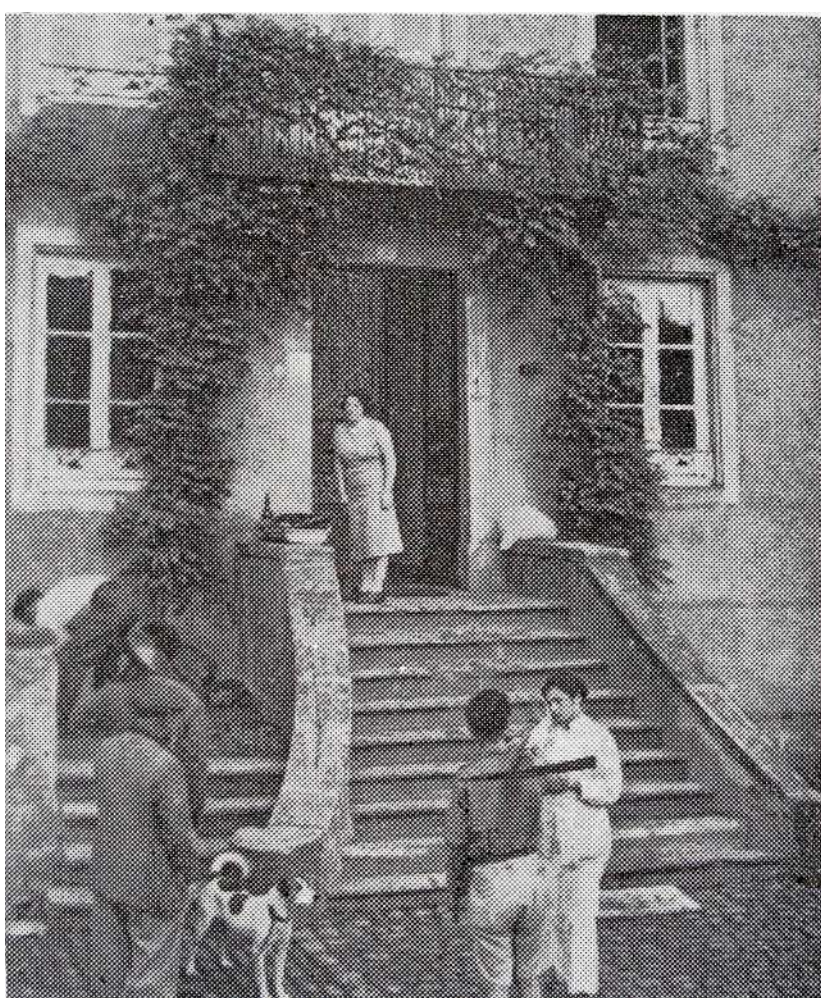


Le bâtiment à Altwies, toujours habité, dans son aspect actuel.

«Lotta, premier grand amour»

À côté d'Else Levi-Mühsam, Altwies a connu un autre illustre pensionnaire, à savoir Kurt Julius Goldstein, journaliste, mort en 2007, ancien membre des Brigades internationales lors de la

guerre civile espagnole et président, pendant de longues années, du comité international d'Auschwitz. Prévenu de son arrestation au lendemain de l'incendie du Reichstag (février 1933), il s'était réfugié chez l'oncle Louis, propriétaire de Maison Moderne à Luxembourg, puis assumera la gérance du kibboutz d'Altwies. C'est dans la cuisine commune qu'à 19 ans il fit la connaissance de son «premier grand amour», Lotta. «Il y a des femmes nées du souffle de Vénus et qui savent insuffler la vie», confiera-t-il à ses biographes. Or cette liaison lui valut des jaloux. Du moins est-ce ainsi que Goldstein explique qu'un rapport envoyé à Paris lui reproche son «style» de gérance en mentionnant des «salles de douches en partage aux garçons comme aux filles»...



L'entrée du Kibboutz *Haolim* en 1933, année de sa création.

Héhaloutz : la «réalisation de soi»

Ce mouvement sioniste est né dans la Russie impériale après les pogroms antisémites, en plein climat prérévolutionnaire.

Lorsqu'en 1881 fut assassiné le tsar Alexandre II, l'évènement marquait la fin d'une époque libérale, notamment pour les juifs de Russie : autorisés depuis Catherine II à s'établir dans la «zone de résidence» (Lituanie, Belarus, Pologne, Moldavie, Ukraine et ouest de la Russie), le nouveau tsar Alexandre III fut à l'origine d'une série de pogroms antisémites se poursuivant bien au-delà de la Révolution et qui allaient faire des dizaines de milliers de morts, avec plusieurs millions de réfugiés en Pologne, en Allemagne et aux États-Unis.

Ce «chaînon manquant» précédant la Shoah, comme certains historiens qualifient les pogroms russes, provoquait un séisme dans le monde juif de l'époque. En Russie, ils donnèrent naissance au tournant du siècle, en plein climat prérévolutionnaire au Héhaloutz («pionnier» en hébreu), fondé sur le concept de «réalisation de soi». De jeunes gens célibataires commençaient à s'organiser en coopératives ouvrières dans le but d'émigrer en Eretz Israël

(«Terre d'Israël»). Leur formation, fixée lors d'une première conférence en 1906, consistait en l'apprentissage du travail manuel en groupe ou individuellement, ainsi que de l'hébreu moderne et de l'arabe.

100 000 membres en 1939

Avec la révolution de février 1917 et la déclaration de Balfour la même année, le mouvement gagnait en ampleur. Bientôt, des centres Héhaloutz naissent un peu partout en Europe de l'Est. L'objectif était désormais de constituer une armée capable de remplacer la garnison britannique en Palestine, de même que la création d'une nation juive en Eretz Israël. Avec la destruction des *shtetl* (quartiers juifs) durant les pogroms, beaucoup avaient perdu toute ressource. Le Héhaloutz au-delà du sionisme avait donc une fonction émancipatrice, l'idée étant de rendre les juifs, jusque-là cantonnés dans les professions libérales, productifs. Il y a eu également à

cette époque les premières tentatives pour rapprocher le Héhaloutz du communisme, provoquant sa division en une branche légale, en faveur de la lutte des classes et des collectifs et une branche illégale, celle du mouvement national-ouvrier juif. Le Héhaloutz sera finalement interdit par les Soviétiques en 1928. Les *haloutzim* s'installèrent par centaines en Europe et même en Afrique du Sud et dans les pays d'Amérique. En 1939, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'organisation compte 100 000 membres. Établi en Allemagne depuis 1918, le mouvement n'y a toutefois jamais atteint la même dynamique, en raison, comme l'estiment certains, d'un «manque d'éducation sioniste» et un «esprit révolutionnaire étranger» aux yeux de beaucoup. Selon les statistiques, 43 % des ouvriers et 80 % des kibboutzim en Eretz Israël furent entraînés par le Héhaloutz. Au lendemain de la guerre, le mouvement intègre l'Organisation sioniste mondiale (WZO).



Photos : f. b.

Le «Kibboutz Haolim» sera finalement démantelé pendant l'été 1936, en raison de l'«influence allemande» grandissante au Luxembourg, comme le souligne Perez Leshem dans son livre.

Une présence qui dérange?

Les activités du Héhaloutz semblent avoir suscité un certain malaise au sein du Consistoire israélite, en particulier chez le prudent grand rabbin Serebrenik, conscient de la situation délicate.

En 1941, le grand rabbin ira jusqu'à négocier le sort de sa communauté devant Adolf Eichmann, responsable logistique de la «solution finale».

Lorsqu'en octobre 1933, le Dr Robert Serebrenik (médaillon) prend la parole à l'occasion de l'inauguration officielle de l'école de jardinage d'Altwies, il qualifie ses membres d'«avant-garde du judaïsme dans la lutte pour sa renaissance». En effet, la communauté juive de Luxembourg a été «plutôt avenante» concernant les nouveaux arrivants, se souvient Perez Leshem dans *Strasse zur Rettung 1933-1939* (La Route du sauvetage). En même temps qu'elle se serait montrée «réticente à prendre directement en charge des *chaluzim* qui comptaient rester travailler», nuance le délégué du Héhaloutz.

«Efforts partis en fumée»

À l'époque, les autorisations de séjour pour réfugiés sont courtes : «Il y eut même des expulsions, alors que toute main-d'œuvre était la bienvenue aux yeux des agriculteurs», estime Perez Leshem. En effet, le secteur agricole en manquait

depuis les années 20, souligne l'historienne Renée Wagener dans un article paru dans le *Tageblatt*. En cause : «l'attractivité de la sidérurgie». Mais le climat xénophobe régnant au Luxembourg dans les années 30, alimenté par le *Luxemburger Wort*, font de la question des réfugiés juifs un sujet embarrassant. Réfugiés, qui, de plus, étaient (dans le cas d'Altwies) représentants d'un sionisme ouvrier, plus étranger encore à la communauté juive locale que le sionisme en soi. «Les juifs luxembourgeois craignaient de voir partir en fumée leurs efforts passés de s'assimiler», analyse Laurent Moysse, auteur d'une *Histoire des juifs du Luxembourg des origines à nos jours*.

Il se trouve qu'à l'époque où le Héhaloutz s'installe à Altwies, le Dr Serebrenik s'intéresse de près aux idées socialistes et conclut que le judaïsme n'a aucun rapport avec elles, contrairement à ce qu'on a pu penser en Russie, pays d'origine du Héhaloutz qui, entre 1934 et 1937 réussit à faire entrer «environ 360 *chaverim*» dans le pays, où ils sont employés dans des petites propriétés agricoles ou chez des vigneron, dans la région de Remich-Kleinmacher, à Schuttrange, Osweiler ou encore Esch-sur-



Photo : yad vashem

Alzette. «À part Altwies, il devait y avoir au moins un autre kibboutz dans le pays», estime Daniel Thilman, qui a consacré sa thèse à l'histoire de la communauté juive de Mondorf-les-Bains.

Le Consistoire israélite, de son côté, aidait les réfugiés à travers Esra, organisation fondée par ses soins et qui deviendra indispensable à partir de 1935 et l'introduction des lois antisémites de Nuremberg en Allemagne. Mais il aura également mis à la disposition du Héhaloutz une pièce au centre de rencontre juif, au 74 boulevard de la Pétrusse à Luxembourg, où ce dernier dispose alors d'un secrétariat de coordination. Pour les *chaverim* employés à travers le pays, nous apprend Perez Leshem,

Altwies était un «centre culturel et social». C'est là qu'ils se retrouvaient entre eux, s'ils ne se donnaient pas rendez-vous, comme à l'occasion de Noël 1935 au château de Wintrange quand toute l'*hashara* s'était réunie.

«Un opposant politique»

Or comme le raconte l'auteur du livre, quelques mois auparavant les autorités avaient décidé d'expulser Hermann Ginsburg, secrétaire du Héhaloutz. Les *chaverim* avait l'habitude de se retrouver dans une pâtisserie, avenue de la Liberté, et leur présence n'était pas passée inaperçue. Un article paru dans le *Luxemburger Wort* n'avait trouvé que «peu de considération parmi les paysans, mais provoqua de la nervosité dans les cercles juifs», se souvient le délégué du Héhaloutz.

Quel fut la réaction du Consistoire? On l'ignore. En tout cas, au Héhaloutz, ces événements provoquèrent une réflexion fondamentale et il fut décidé de ne pas continuer à développer le kibboutz d'Altwies. De toute façon, les expulsions avaient repris : «Les autorités comptaient se débarrasser des réfugiés, avant que les lois de Nuremberg ne les empêchent de renouveler leurs passe-

ports», remarque Perez Leshem, en référence à la crainte des autorités d'une occupation allemande imminente. Le kibboutz sera finalement démantelé pendant l'été 1936, en raison de l'«influence allemande» grandissante au Luxembourg : «Cent juifs présentaient apparemment un fardeau disproportionnellement grand», constate Perez Leshem avec amertume.

Quand, en hiver, on tente de placer l'*hashara* sous la protection «politique et financière» de la communauté locale, le grand rabbin Serebrenik exige du Héhaloutz la dissolution de son «comité sioniste», raconte Perez Leshem. Ce dernier refuse : «Visiblement, au Luxembourg, on avait du mal à se mettre dans la peau des nombreux jeunes juifs allemands non régularisés», écrit-il. De toute façon, aux yeux de Perez Leshem, «les citoyens juifs de Luxembourg appartenaient au parti des sionistes généraux», libéral et démocratique. Ils auraient donc vu dans les *haloutzim* et le mouvement «La Palestine ouvrière» un «opposant politique», qui leur aurait fait craindre un «affaiblissement de leur propre position au sein du mouvement sioniste».

F. B.



Un groupe d'arbres derrière le bâtiment à Altwies...



... cache les vestiges d'une autre époque, à savoir les restes des serres...



... construites en hiver 1934/35 par les *chaverim*.